

de consistance que l'amadou, ni même comme bois de chauffage, car il ne brûle point, et éteindrait le foyer allumé où on l'introduirait.

Lorsque les pluies de la saison hivernale ont cessé pour faire place aux rayons ardents d'un soleil que jamais un nuage ne cache ou n'adoucit, la verdure brûlée tombe en poussière; et, pendant des milliers de kilomètres, vous ne rencontrez plus que des champs sans fin de chardons desséchés.

Point d'eau non plus, si ce n'est, à de longues distances, quelque mare caumâtre et croupissante, dernier reste des pluies de l'hiver, qui achèvent de s'évaporer en répandant une odeur infecte.

Aussi loin que l'œil puisse conduire la vue, la plaine plate, nue, grisâtre, coupée, en se rapprochant de l'horizon, par ces miroitements de verre en fusion que les étrangers prennent pour des nappes d'eau, et qui ont reçu, dans le désert d'Afrique, le nom de "mirage."

Où la vue s'arrête, le ciel et la terre se confondent, sans qu'il soit possible de décider où commence l'un, où finit l'autre.

Cela est sinistre et grandiose à la fois, lugubre et saisissant, plein de lumière éblouissante et de mélancolie sombre.

Nul mouvement, nulle trace de vie, que le vol intermittent de la chouette de la pampa, qui se lève sous les pas du voyageur, pour se reposer encore à la même distance, et vous suivre toujours, de la sorte, en vous précédant, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Parfois un nuage de poussière se détache au milieu de la plaine.

C'est un troupeau de bœufs, de moutons, ou de chevaux, cherchant leur pâture dans cette fournaise, broyant les tiges dures des herbes brûlées ou des charbons squelottes. Car c'est par millions, que l'on compte, dans la province de Buenos-Ayres, Ayres, aussi vaste à elle seule que la France entière, les têtes de bétail et de chevaux sauvages, paisant en liberté, sous la conduite de quelques gauchos, aussi sauvages et aussi indépendants que l'Indien d'au delà des frontières où s'arrête l'autorité du gouvernement fédéral.

Il pouvait être six heures du soir.

Le soleil, couleur de sang, couvrait le campo de ses rayons obliques, et lui jetait un large manteau de pourpre.

Le silence était solennel, immense comme le désert. Rien ne s'agitait à la surface de la plaine.

Tout à coup, loin, bien loin, sans qu'il fût possible de préciser la distance, car les distances n'existent plus là où le regard n'a aucun point de repère, sur le ciel ou sur la terre, également étincelants et enflammés, apparut une tache noire.

Qui était-ce?—Oiseau, homme, quadrupède? Nul n'aurait su le dire.

Cela se mouvait-il même?

On pouvait le supposer, car la tache paraissait grandir et et monter à l'horizon.

Enfin, un léger nuage de poussière qui l'accompagnait, ou plutôt l'entourait, devint distinct.

Il ne s'agissait donc point d'un oiseau, mais d'un être tout chant le sol, cheval ou taureau.

Au bout de quelques minutes le doute ne fut plus permis.

La tache noire avait grandi de plus en plus; et ses contours se découpaient, sur l'horizon, à l'emporte-pièce, avec cette netteté et cette crudité de tons propres aux pays du midi, où nulle brume, si transparente qu'on la suppose, n'estompe les lignes et les couleurs.

Cette tache noire, c'était un cavalier s'avancant à travers l'espace, avec toute la rapidité d'un triple galop.

Plus de doute non plus sur l'identité du cavalier:—c'était un gaucho, non un Indien.

On voyait à ses côtés fléter les pans du poncho, (prononcez: Pon tcho) sorte de pièce d'étoffe de drap carrée, au milieu de laquelle on a pratiqué un trou pour passer la tête. Cela retombe devant et derrière, en laissant les bras libres, un peu à la façon de l'étole du prêtre.

Au dessus de son épaule droite se dressait le canon poli d'une longue carabine, retenue par une courroie passée au bras.

A certains moments des éclairs révélèrent les étriers d'argent massif et la bride, brodée d'argent également, qui maintenait le mors du cheval.

Tout le reste était noir.

Sur la tête, chapeau de feutre noir, à rebords peu larges; autour du cou, foulard de laine noire; sur les épaules, poncho de drap noir; aux jambes, pantalon bouffant de drap noir.

Cette passion du drap, de la laine et de la couleur noire, sous un ciel de feu, qui exigerait des vêtements plus légers, ou tout au moins, de couleur blanche, comme en porte l'Arabe, suffit seul à révéler qu'on est en pays espagnol.

Là, règne la tyrannie du drap, des bottes montantes et du noir.

L'homme qui mettrait un chapeau de paille ou un pantalon clair serait mal vu. On ne le recevrait pas.

Celui qui oserait porter du coutil ou de la toile pourrait mendier son pain. Il ne trouverait aucun emploi, si infime qu'il fût, et les gauchos eux-mêmes, ces bergers à demi bandits du désert, ne l'accepteraient point parmi les leurs.

Le cavalier continuait de s'avancer.

Maintenant, on distinguait tous les détails de son costume; et, quand la rapidité de la course soulevait son poncho par devant, on voyait étinceler la ceinture brodée de plaques d'argent massif, où étaient passés son couteau large et court, dans une gaine de cuir roux, et son revolver à pouce au arrondi.

Cependant, sans ralentir sa course, qui avait quelque chose d'effrayant et presque de vertigineux, à chaque instant, il se retournait sur la selle, et lançait un regard investigateur, chargé d'angoisses, vers l'horizon qui s'éloignait derrière lui, sans jamais changer d'aspect.

Ce cavalier, nous n'osons dire ce voyageur, car on ne voyage pas avec cette furie, venait évidemment de Buenos-Ayres, auquel il tournait le dos, et se dirigeait vers Chivilcoy, (prononcez: Tchi-vil-co-y.) dernière ville sur la frontière où commence le domaine des Indiens non encore soumis.

Mais se dirigeait-il, en effet, volontairement, soiemment, vers cette ville?

Sa course effrénée devait l'y conduire, à coup sûr.

Cependant, à voir son aspect, à suivre ses mouvements, il devenait évident qu'il s'avancait au hasard, piquant droit devant lui, en homme qui fuit, qui a hâte de s'éloigner d'un point donné, sans savoir où il va, sans se diriger, à proprement parler, talonné par la terreur de quelque danger, ou le remords de quelque acte terrible.

O'était un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux brun foncé, à la barbe épaisse et longue, qu'il portait tout entière.

L'œil clair était vif et pouvait révéler l'intelligence, en temps ordinaire. Pour l'instant, le blanc injecté de sang et la fixité du regard lui étaient toute autre expression que celle de